

La rame

Le coup de klaxon retentit.

Trente-trois portes automatiques applaudissent pour se fermer. Gérard salue le départ de la rame en levant un pouce. A l'intérieur, Claude lui adresse un sourire entendu et lui montre trois doigts.

Ils se retrouveront trois stations plus loin et tout ira bien. Le métro s'engouffre dans le trou noir du tunnel emportant avec lui son inséparable bruit d'épouvante. Gérard le regarde disparaître, sent le courant d'air et renfonce son poing dans son blouson. Dans l'autre poche, ses doigts n'ont pas desserré le couteau replié. Il inspire profondément dans l'espoir de ralentir ces battements de cœur qui l'agitent désagréablement. Le quai est vide désormais. Le jeune homme jette un coup d'œil vers l'affichage numérique lui indiquant le passage du prochain train et va s'asseoir sur une banquette en plastique fêlé.

Les caméras de surveillance l'épient. Il relève son col et y cache sa boucle d'oreille. Seuls ses cheveux coupés en brosse dépassent. On dirait dit un hérisson effrayé enfoui dans une veste floqué PSG. Le garçon imagine son image reproduite sur tous les écrans du centre de contrôle. Peut-être même son signalement est-il déjà transmis aux flics. Les cyclopes électroniques pivotent pour mieux le cerner, zooment sur son visage, l'enregistrent sous tous les angles. Malgré ce qu'ils disent, la reconnaissance faciale est peut-être déjà en action.

Seul sur son quai, Gérard a déjà peur. L'excitation, l'adrénaline, deviennent angoisse. Il ne pourra jamais tenir jusqu'au bout. Cela n'a rien à voir avec les actions en surface.

Il regarde les mosaïques du plafond sale. Au-dessus vit la ville, agitée et inconsciente. Peu à peu, des voyageurs viennent le rejoindre sur le quai et détournent l'attention des caméras. Peu à peu, Gérard reprend son souffle et tente de se concentrer. Dans quatre minutes, la rame va arriver. Il aura alors onze minutes pour repérer les proies éventuelles. Puis, il fera signe à Claude et ils agiront.

Il se demande si finalement l'idée du métro est bonne. Jusqu'à présent, ils n'opéraient qu'en surface et avaient acquis une certaine expertise. Deux formules avaient été employées jusque-là : soit à deux sur la moto, soit l'un à pied et l'autre en selle. La première est classique. Gérard conduit lentement le long du trottoir tandis que Claude, assis à l'arrière, tend la main vers les piétons. Au signal, Claude arrache le sac, Gérard accélère et ils disparaissent. Pratique et efficace, sauf quand une mémé hystérique s'agrippe malgré tout et risque de les déséquilibrer. La seconde tactique voit Claude en jogger trotter parmi les passants tandis que Gérard suit au ralenti à moto. Puis Claude saute sur sa cible, arrache le sac et se met à courir. La victime tombe parfois, crie, les gens se retournent, alertés, certains tentent d'arrêter le voleur. Mais Claude est rapide. Alors intervient Gérard, pétaradant, grimpant sur le trottoir en klaxonnant, semant la panique. La double émotion les sidère. Claude saute en selle et ils s'évaporent sans que personne ne puisse se rendre compte de ce qui s'est réellement passé. Jusqu'à la fois où un automobiliste les a pris en chasse. Ils n'ont dû leur salut qu'en balançant le sac sur le pare-brise du candidat justicier.

C'est Gérard qui a décidé de changer de stratégie et d'endroit. Ils connaissent les couloirs du sous-sol par cœur. De plus, la moto doit avoir été repérée par les keufs. Enfin, ils sont tombés par hasard sur « Subway » de Luc Besson et ont kiffé.

Le quai s'est bien rempli. Les caméras ne savent plus où donner de l'objectif et se sont mises en plan d'ensemble. Gérard se sent redevenu anonyme. Il se lève en entendant le métro arriver et se mêle à la foule massée en petits groupes distants d'une dizaine de mètres. D'instinct, il se place derrière une minette à collier de perles et col relevé.

Le compartiment est occupé comme Gérard l'a souhaité. Tous les sièges sont pris, les strapontins relevés, mais il demeure possible d'observer la majorité des voyageurs. La fille lui plaît bien, mignonne, genre étudiante en philo, I-phone dernier cri, foulard Dior, magazine Elle et pognon de papa dans la sacoche. Bien qu'elle ne corresponde pas aux filles qu'il a l'habitude de fréquenter, Gérard se plaît à envisager quelque chose avec elle. Mais pour lever pareille faisane, il faut soit être né de l'autre côté, soit avoir suffisamment de blé pour y passer. Au démarrage de la rame, l'objet de ses fantasmes lève les yeux de son portable. Beaux, grand, gris mais durs comme de l'acier trempé. Gérard y répond en aiguisant son regard. La minette tient bon, crispe les lèvres. Gérard croit l'entendre penser : Connard. Puis il lâche prise, s'adoucît et sourit dans une vaine tentative de séduction. La fille hausse les épaules et replonge dans son téléphone et le code promo vendu par une influence depuis Dubaï. Vexé, le dragueur se met en quête d'un visage plus facile.

Il scanne les mines renfrognées des laborieux, il les trouve tous gris. Hormis un couple de blondinets à sac à dos qui éternue du suédois, personne ne parle, tous la nuque en angle droit vers leur écran. Des grésillements de rap s'échappent de quelques écouteurs. Certains sont encore masqués, le Covid est passé par là. Au fond de la voiture s'accroche un ancêtre à qui aucune bonne âme n'a proposé une place assise, tentant vaille que vaille de parer aux cahotements en blanchissant ses doigts osseux sur la barre verticale. Trop facile, pense Gérard, et pas rentable vu l'état miteux de son manteau. Pourtant, parfois, certains de ces vieux à piètre mine trimballe avec eux un portefeuille plus épais qu'eux. A tenir à l'œil.

Plus près de lui, un couple assis de l'âge de ses parents, de ces travailleurs usés et résignés, classe moyenne salariée. Elle regarde le vilain reflet que lui renvoie la vitre sale, lui somnole en dodelinant mollement de la tête. Il sursaute comme à un réveil quand le convoi s'arrête.

Des passagers descendent, quatre nouveaux montent. A la surprise de Gérard, l'étudiante en philo sort et lui sourit, moqueuse. Un moment il pense à la suivre, mais il la chasse de son esprit et se reconcentre sur ses potentielles victimes. Le petit vieux du fond n'a pas bougé mais un costaud black souleveur de fonte, s'est planté à ses côtés. Gérard se remet à toiser le couple. Deux beaux poissons plutôt gras, se dit-il. Le klaxon donne le signal du départ, les portes obéissent. La femme regarde toujours par la vitre, le type replonge dans sa somnolence. Gérard croit le voir étouffer un rot. La femme doit ne pas avoir été trop moche, mais ses yeux vides et fatigués regardent sa vie défiler à l'image du tunnel sombre.

Une main agrippée à la barre, l'autre serrée sur le couteau à cran d'arrêt dans la poche du blouson, Gérard les sent devenir moites. Son cerveau commence à s'embrumer de conditionnels. Et si ses pigeons ne descendaient pas à l'arrêt prévu ? Peu probable car il s'agit de la dernière station importante avant le terminus. Mais c'est possible, ce serait un coup dans l'eau. Gérard devrait se justifier, Claude râlerait. Et si le butin s'avère ridicule ? Bah, ce ne sera pas la première fois, et puis en s'attaquant au métro, ils savent bien qu'ils ne peuvent pas espérer le pactole. Ils misent sur le nombre. Faire les poches à de nombreux petits comporte moins de risque que de s'en prendre à quelques richards, les gouvernements le savent bien. A leur niveau,

il vaut mieux réussir plusieurs coups faciles que de risquer un gros casse pour lequel ils ne se sentent pas encore prêts.

Et s'il leur prenait de résister, de se débattre ? Gérard fait jouer nerveusement son poing serré dans sa poche. Il espère ne pas devoir s'en servir mais, quelque part, l'idée de faire le pas ne lui déplaît pas – il monterait d'un cran aux yeux des potes du quartier – même si cela l'effraie. Claude a déjà piqué une « cliente ». Sans gravité, mais cela a suffi à lui donner plus d'assurance, trop peut-être. Gérard sait que son complice peut s'avérer dangereux. Se croyant tout puissant, il a perdu sa peur. Claude est le genre de gars qui agit avant de réfléchir, sans s'encombrer des conséquences. Il croit qu'il n'a plus rien à perdre. La société n'est définitivement pas faite pour lui, il n'a rien à espérer. Son père s'est tiré, sa mère boit sa détresse. Souple et rapide, il est plutôt frêle et s'est habitué aux raclées. Peu lui importe d'ailleurs, il encaisse pour mieux nourrir sa hargne. Gérard l'a déjà protégé plusieurs fois. Pas tant pour lui, plutôt pour préserver les autres des coups de sang de son pote. Quand la colère l'envahit, Claude est capable de tuer. Un vrai fêlé, pense Gérard, il vient de nulle part et disparaîtra un jour sans prévenir. Le passé l'a durci, l'avenir n'existe pas, le présent n'est pas un cadeau.

Ils se sont rencontrés quand Claude lui a tenté de décadénasser sa moto. Gérard a cogné tout de suite, esquivé les coups de canif et réussi à le bloquer au sol. Claude a accepté la défaite. Depuis, ils ne se quittent plus. Gérard réfléchit pour deux, planifie les journées, monte les coups. Sans opinion, Claude suit, accepte sa part de butin, sourit aux filles, mais rien ne l'intéresse. L'écologie peut-être, il ne jette jamais un papier gras ou un mégot au sol et le réchauffement climatique accentue sa haine pour l'espèce humaine. L'écologie et la beuh. Parfois, ils fument trop.

Comme aujourd'hui. Il aurait pas dû. Gérard a du mal à rester concentré. Il regarde la femme sans la voir. Il s'aperçoit soudain qu'elle le fixe par le reflet de la vitre. Le mari dort définitivement. Elle tourne doucement la tête et plante ses yeux dans ceux du garçon. Au regard méprisant qu'il lui envoie, elle répond par un battement de cils inapproprié souligné d'un sourire provocant. Il adore ces jeux-là. Il se sait beau gosse, surtout pour les vieilles et les moches. Ils ne se quittent plus pendant de longues secondes, ponctuant leurs œillades de mimiques et de mouvements de lèvres discrets. L'épouse lasse et enchaînée se veut jeune et libre. Le mari s'éveille à l'arrêt de la voiture et bondit sur ses jambes.

Gérard réalise soudain que ses proies menacent de s'échapper. La femme rattrape le mari par le bas du veston et lui dit de se rasseoir. Ils ne descendent qu'à l'arrêt suivant. « Gagné ! » sourit Gérard.

Après avoir guetté d'éventuelles gueules de flics parmi les nouveaux passagers, il se recentre sur la femme. Elle ne le regarde plus, le mari veille. Elle jette un regard furtif au jeune homme et lui adresse un haussement de sourcils d'excuses désolées.

Nouveau départ. Le moment approche. Il est confiant. La morue est idiote, le merlan est flasque, la pêche sera facile. Le petit vieux du fond bouge vers les portières. Finalement, pourquoi pas lui ? Seul et cacochyme, du gâteau. Mais ses fringues ne respirent pas le portefeuille garni. Le convoi ralentit. A quelques exceptions, tous les passagers se mettent à s'animer. Gérard hésite. Il revient vers le couple. Le type passe grassement devant lui, Madame suit, grotesquement maniérée. Elle vient se coller à Gérard tandis que la rame freine, elle profite de l'arrêt total pour se rattraper à lui.

« Voyou ! » murmure-t-elle près de la boucle d'oreille, comme une invitation. Les portes s'ouvrent enfin.

Gérard aperçoit Claude sur le quai et attire son attention vers les deux pigeons. En descendant de la voiture, la femme frétille quand Gérard lui frôle les fesses. Le groupe de passagers s'éparpille autour d'eux. Claude avance droit devant. Il se plante devant le bonhomme et exhibe son couteau : « Ton fric, vite ! ». Le couple sursaute, la femme se retourne vers Gérard dans un appel à l'aide. Avant qu'elle n'ouvre la bouche, il fait jaillir sa lame. Le mari tremble de partout comme un gros flan. En résistant de toutes ses forces.

– Ton fric, répète Claude en le fixant méchamment.

Le type dirige sa main vers son portefeuille. Gérard contourne le couple et vient agiter son cran d'arrêt en renfort de son complice. Atterrée, la femme s'accroche à son sac à main. Gérard saisit la poignée et tire. « Non ! » crie-t-elle. Surpris, Claude quitte un bref instant l'homme des yeux. Assez pour que celui-ci lui envoie son gros poing à la mâchoire. Toujours aux prises avec le sac à main, Gérard voit son copain lâcher son couteau et tituber sous le choc.

– Bouge plus, toi, crie-t-il nerveusement à l'homme en pointant sa lame.

La femme en profite pour se jeter sur lui et l'enserrer. Les bras coincés, il réplique par un violent coup de genou dans le bas ventre.

Un sifflet strident déchire l'air climatisé de la station de métro. Un autre surgit à l'autre bout du quai.

– C'est fichu, on se casse, crie Gérard en repoussant la femme qui s'écoule à terre.

Claude a récupéré son arme et bondit sur le mari. « Je vais te saigner, connard ».

Quatre képis accourent des deux côtés du quai.

– Laisse, tire-toi !, hurle Gérard en sautant sur les rails.

Une rame arrive en sens inverse. En souplesse, il parvient à traverser et à bondir sur le quai opposé sous l'œil incrédule du conducteur.

Claude enfonce sa lame, le type s'effondre, plié en deux. Volte-face vers les deux premiers flics, il court vers eux. Surpris, ils ne voient pas arriver l'un le coup de poing américain, l'autre la chaussure Ranger à bout métallique. Claude détale vers le fond du quai.

En face, Gérard, le couteau à la main, se planque derrière le convoi immobilisé. Des voyageurs le voient et se figent. Une femme crie.

Claude saute sur les voies et s'enfonce dans le tunnel. Un flic hurle « Arrête-toi » puis tire deux coups de feu.

Au signal du klaxon, Gérard grimpe dans une voiture. Les portes se ferment au moment où deux nouveaux policiers surgissent sur le quai. Trop tard. Ils essaient d'ouvrir, en vain. La rame démarre lourdement.

Un cri horrible envahit soudain la station. Le courant électrique se coupe. Seuls les néons de secours diffusent encore leur lumière blafarde.

Gérard vibre de tous ses membres. Il traverse le wagon et force les huit passagers à se regrouper. « Bougez pas, les cons, j'suis pas encore foutu ». Il crie sa rage en brandissant son couteau, puis se rend compte que la rame a cessé d'accélérer. Il bondit vers les portes. Aucune ne veut s'ouvrir. Il tape des pieds, s'écrase le poing sur la vitre. Trois passagers s'avancent. « Restez où vous êtes ! ». Il réalise le dérisoire de sa lame de douze centimètres. Les hommes obéissent. Il se sent faiblir, tout s'écroule, des larmes lui piquent les yeux. Il pense à sa mère qui ne le verra pas ce soir, ni les suivants. Deux flics le braquent tandis que d'autres courent vers l'avant du convoi.

– Mais pourquoi ils n'ouvrent pas ? hurle-t-il.

L'attente durera cinq bonnes minutes. L'électricité est revenue. Gérard est brisé, résigné à se laisser embarquer comme un chien docile. Il se sent comme un enfant fautif attendant sa punition dans l'antichambre du bureau du proviseur. Les portières s'ouvrent. Il laisse les policiers lui passer les menottes, les suit sous les insultes des voyageurs, soudainement téméraires.

– T'as eu plus de chance que ton pote, dit une fliquette en désignant des ambulanciers qui ramènent un corps calciné. Note que s'il n'avait pas grillé, il n'y aurait pas eu de court-circuit. T'aurais eu ta chance. C'est con, hein ?

– J'm'en bats les couilles.

Sur le quai d'en face, une femme pleure à côté d'une autre civière.

Tandis qu'on l'emmène, Gérard pense à une jeune fille un peu snob aux grands yeux gris.

FIN

Bernard Moëns